

Nous sommes sur la montagne de la rencontre avec le Seigneur lorsque nous venons à la messe. Nous répondons à son invitation, celle-là même qu'il a faite à Élie : « Sors et tiens-toi sur la montagne devant le Seigneur, car il va passer ». Dans l'Eucharistie, c'est le Seigneur lui-même qui, à travers le prêtre, nous rassemble, nous parle, nous nourrit de sa vie donnée, nous envoie. Et comme Élie, nous sommes habités par du tumulte intérieur lorsque nous arrivons : il y a nos préoccupations habituelles, nos soucis du moment, nos inquiétudes et les choix difficiles que nous avons à faire ; il y a aussi nos joies et nos espérances. L'ouragan, le tremblement de terre ou le feu sont l'expression de ce brouhaha intérieur annonciateur, bien souvent, du passage délicat du Seigneur dans notre vie. Ce bouillonnement intérieur est lié à deux facteurs : d'abord notre excitation ou notre impatience à rencontrer le Seigneur, mais aussi le brouillage que veut mettre le Malin pour abîmer cette rencontre d'amour. À la lumière de la Parole de Dieu qui nous est livrée à travers cette expérience d'Élie, nous ne devons pas nous laisser égarer : le Seigneur se présente à nous dans le murmure d'une brise légère, dans le murmure d'un *fin silence*.

Le *silence*... Pour en parler, je ne résiste pas au désir de vous lire une page de Madeleine Delbrêl, dans son livre *Nous autres, gens des rues* (éd. Seuil ; Paris 1966, p.85-86) :

« Le silence, c'est quelquefois se taire, mais le silence, c'est toujours écouter. Une absence de bruit qui serait vide de notre attention à la Parole de Dieu ne serait pas du silence. Une journée pleine de bruits et pleine de voix peut être une journée de silence si le bruit devient pour nous l'écho de la présence de Dieu. Quand nous parlons de nous-mêmes et par nous-mêmes, nous sortons du silence. (...) Pourquoi le vent dans les pins, la tempête sur le sable, la bourrasque sur la mer seraient-ils silence et non pas le pilonnage des machines à l'atelier, le grondement des trains en gare, le brouhaha des moteurs au carrefour ? Ce sont ici comme là les grandes lois qui jouent, bruissement de la création qui nous enserme.

Pourquoi le chant d'une alouette dans les blés, le crissement des insectes dans la nuit, le bourdonnement des abeilles dans le thym nourrirait-ils notre silence et non pas les pas des foules dans la rue, les voix des femmes au marché, les cris des hommes au travail, le rire des enfants au jardin, les chansons qui sortent des bars ? Tout est bruit des créatures qui s'avancent vers leur destin, tout est écho de la maison de Dieu en ordre ou en désordre, tout est signal de la vie à la rencontre de notre vie. Le silence n'est pas une évasion, mais rassemblement de nous-mêmes au creux de Dieu. Le silence n'est pas une couleuvre que le moindre bruit fait fuir, c'est un aigle aux fortes ailes qui surplombe le brouhaha de la terre, des hommes et du vent. »

C'est ce silence-là, sans aucun doute, que Jésus retrouve. « Quand il eût renvoyé les foules, il gravit la montagne, à l'écart, pour prier. Le soir venu, il était là, seul ». Moment d'intimité avec son Père ; moment de communion entre le Père et le Fils pour notre salut. Parce que les Hommes, à l'image des apôtres, sont en proie à des difficultés qui les dépassent. Parce que l'humanité, à l'image de la barque ecclésiale, se débat face aux vagues et au vent contraire qui entravent sa route. En ce moment, je pourrais nommer, bien sûr, la pandémie mondiale du Covid-19 et toutes ses conséquences, la révision des lois de bioéthique en France, les explosions qui ont ensanglanté Beyrouth et qui accentuent la situation dramatique du Liban, etc... La création toute entière est en lutte perpétuelle face aux forces du mal, aux forces de mort, qui veulent l'anéantir.

Mais Jésus rejoint ses disciples au cœur même de leur épreuve et de leur marasme. Il marche sur la mer : il est plus fort que le mal et la mort qui les menacent et qui les enferment dans la peur et l'angoisse. Il se révèle déjà comme le Ressuscité de Pâques, le Seigneur assis à la droite du Père, le Sauveur des hommes et de l'ensemble de la création. Pourtant les disciples sont bouleversés, effrayés, et ils crient jusqu'à ce que Jésus leur parle : « Confiance : c'est moi ; n'ayez plus peur ! » Il les exhorte à la foi pour reconnaître en lui celui qui, seul, peut les sauver du mal et de la mort. Pierre va en faire une expérience forte en allant lui-même rejoindre Jésus sur la mer. À travers lui, c'est toute l'Église qui est appelée à ne pas se laisser engloutir ou effrayer par les forces de mort qui la menacent et qui veulent l'empêcher d'accomplir sa mission de salut pour le monde. Comme Pierre nous avons sans cesse à nous référer à Jésus pour ne pas sombrer. Comme lui, si nous sommes dans l'auto-référence, en voyant la force du vent, nous avons peur et nous commençons à enfoncer ; comme lui, nous sommes conduits à crier vers Jésus : « Seigneur, sauve-moi ! »

« Et quand ils furent montés dans la barque, le vent tomba ». La présence de Jésus dans la barque de nos vies personnelles et dans celle de notre vie ecclésiale est notre assurance formelle. Aucune entrave, aucun obstacle, ne peut nous empêcher d'accéder à la vie du Royaume de Dieu si nous laissons Jésus aux commandes, si nous acceptons qu'il soit plus résolument le pilote de nos existences. Personnellement et ensemble, nous sommes convoqués à un discernement spirituel constant qui consiste à choisir le Christ et son Évangile comme guide et boussole de notre pèlerinage existentiel.

Dans le silence, que le Seigneur nous donne de reconnaître Jésus comme le Fils de Dieu. Qu'il fasse grandir en nous la foi pour que nos regards et nos espérances restent orientés vers lui, quelle que soit la force des vents contraires. Amen.

Abbé François GOURDON,
Curé.